

ressemblante, mais si inanimée au prix de ce que tu es, je fis, dis-je, comme par inspiration ces quatre vers :

Image des attraits de l'objet qui m'enflamme,  
Aux yeux de l'univers justifiez mes feux ;  
Mais ne lui peignez pas ses vertus et son ame ;  
Pour souffrir des rivaux , je suis trop amoureux.

Paie-m'en avec tes plus tendres caresses.

GABRIEL.

Mon cachet est fort bien. Je te remercie de tout mon cœur.

---

## LETTRE V.

24 février 1780.

JE reçois ta lettre du 31, mon aimable amie, dans un instant où je croyais que le donjon de Vincennes survivait au reste du monde, et que toute la terre et ses habitants étaient engloutis. Depuis ta dernière lettre, je n'ai reçu de nouvelles d'ame qui vive, et ce n'est qu'aujourd'hui que le bon ange, avec son amitié ordinaire et ses douces expressions, m'envoie ton paquet, et y joint une lettre de D. P. et une de mon oncle Dupont, qui, depuis le 11 de janvier, ne m'avait pas donné signe de vie, m'écrit en date du 7, que, depuis qu'il m'a écrit, il a été très-malheureux ; qu'il a passé trois semaines au chevet du lit de son principal ami (M. Turgot) ; qu'il l'a tenu à trois repri-

5.

ses, deux de trois heures chaque, et une de sept heures, dans ses bras entre la vie et la mort; qu'abattu de chagrin, exténué de fatigue, et néanmoins surchargé de travail, il a mis le peu de temps qu'il a eu à faire face au plus pressé. — Mon cabinet était une chambre de malade; qu'il y a trois semaines qu'il a quitté mon hôtel, qu'il est au petit hôtel de la Rochefoucault, rue des Petits-Augustins; qu'il faut lui écrire là jusqu'à nouvel ordre (il a voulu dire *avis*). « Si j'eusse vu quelque chose « d'utile à faire pour vous, ajoute-t-il, je l'eusse « cependant fait. Mais je n'ai pas trouvé la « lettre à votre oncle *aussi mal que je l'avais* « *crain*t (il est bien bon), et il m'a paru que « nous étions dans le cas de rester en panne « pour quelque temps. (C'est toujours là sa « conclusion, parce que cela est plus commode.) « Mandez-moi s'il y a quelque chose de nouveau. J'ai reçu une lettre *de la marquise*, et « ne puis encore lui répondre. (Tu t'en consoles, je crois.) Mettez mon respect à ses « pieds. (Cela te tiendra-t-il bien chaud?) Votre « frère a dû partir, et je le crois parti pour

« l'Amérique sur l'escadre de M. de Guichen.  
 « Cela a été décidé et exécuté en un instant.  
 « (Ceci n'est pas mauvais; on ne le mariera  
 « pas de sitôt; mais, comme je le demande à  
 « D. P., il n'y sera très-précisément bon à rien,  
 « qu'à se tuer un peu plus vite avec les négres-  
 « ses qu'avec les p.... de France; et moi, j'y  
 « serais un intrépide soldat, et un utile officier.)  
 « Votre père doit arriver demain (8 février);  
 « je tâcherai de prendre un moment pour l'aller  
 « remercier du logement qu'il m'a prêté. (Qu'il est  
 « chaud, cet ami!) Si j'ap- prends quelque chose,  
 « je vous le marquerai; mais jusqu'à ce que M.  
 « Turgot soit rétabli, je ne verrai que très-peu  
 « votre famille, car je ne serai pas libre de  
 « sortir, et l'on ne viendra pas me chercher  
 « ici. Lorsqu'il se portera mieux, j'irai vous  
 « voir une heure (tu vois combien cela me  
 « sera utile), et puis je retournerai dans mon  
 « ermitage, où ma femme et mes enfants m'appellent  
 « et ont besoin de moi.»

Voilà le fruit des importantes réflexions de M. D. P. depuis un mois. Cela m'a fait cepen-

dant retirer une lettre où je rompais avec lui ; et je lui en écris une honnête.

Mon oncle m'en écrit une où il déraisonne longuement une réfutation de ma dernière lettre : il prétend que je prends les *délires de mon imagination* pour de la philosophie ; il m'assure que l'autorité *m'a sauvé....* Quel salut ! Une grande défense d'icelle autorité, et des lois, où il y a des choses de bon sens que je sais fort bien, que je n'ai point niées, et d'autres très-fausces qu'il serait trop long et inutile de te copier. Il convient au fond de tout, et cependant chicane tout ce qui, dans ma lettre, n'était que politique et philosophique ; et quand il arrive à ce qui m'est purement personnel, il dit qu'il ne répond pas à tous mes arguments ; mais que, sans le vouloir, je lui montre que je ne connais mes torts que par leurs effets et non par leurs causes ; qu'il pourrait débattre tout ce que dans ma lettre il passe sous silence (je doute fort qu'il le pût), et qu'après tout, mon père a de droit la première magistrature sur moi ; que cette magistrature est la première de toutes et la plus naturelle ;

que, quant à mon beau-père, j'appelle des injures ce qui n'est et ne fut que le plus simple exposé de mes torts envers la société ordinaire. Mon mémoire a attaqué mon père et la réputation de ma femme. Il est même singulier que je croie qu'elle doit trouver mes lettres douces, tandis qu'elles n'ont que de la dureté. Je suis le seul à douter que mon mémoire n'ait attaqué sa réputation. Il ajoute une phrase que je ne comprends pas : *Vous qualifiez, dit-il, de générosité je ne sais quel sentiment chez vous ; et vos avantages vis-à-vis des procédés que vous avez eus avec tout le monde, elle compris, seraient bien peu de chose, au moins en votre faveur.* Entends-tu cela ? Je ne sais point encore ce que je répondrai à sa lettre ; elle est partout d'un bon et honnête homme fort embarrassé et affligé de son rôle. Il n'y a que le post-scriptum qui me fasse de la peine, parce qu'il peut paraître écrit en suite d'instructions reçues au Bignon.

*Votre commerce de lettres avec moi ne doit pas vous paraître assez doux pour chercher à le continuer ; ainsi ne fatiguez pas vos yeux à*

*m'écrire, puisque* JE NE PUIS RIEN. La vérité lui échappe malgré lui. Passons à ta lettre.

Je pense comme toi, mon amie, qu'il faut éviter, par tous les moyens possibles, que notre pauvre fille soit sous la dépendance immédiate de madame de Ruffey, qui, à des contrariétés sans nombre pour toi, joindrait une éducation fort négligée, fort mauvaise, et tout appropriée à ses vues, qui, de son aveu, sont de faire de ma fille une servante. Mais je crois que mon ami le bon ange nous a donné les meilleurs moyens possibles d'en venir à nos fins, et il ne faut que suivre avec persévérance jusqu'au succès la négociation entamée.

Je suis tout émerveillé de te voir prendre avec tant de patience ma confession relative à la Diot; car il fut un temps où tu étais jalouse du passé; et, à la vérité, il le fallait bien pour que tu le fusses de quelque chose; car je t'aurais bien défiée de l'être du présent. C'est cette certaine Manette, dont je t'ai tant parlé, élevée à la brochette pour mon père, et fille de son valet de chambre, qui me procura cette facile victoire; elle servit même en partie d'au-

tel au sacrifice; car nous nous réunimes dans un galetas de peintre, et Manette aimait tant Émilie, qu'au défaut de chaise, celle-ci s'assoyait sur les genoux de son amie. Je t'assure, ma tendre Sophie, que si tu avais la moindre idée de ce qu'était Saint-Gérard, tu verrais qu'il n'a jamais pu séduire qu'une *trainée*. J'ai beaucoup ouï parler de lui ici, parce que ses père et mère, banqueroutiers ou à peu près, habitaient le château comme un asile. Il a donc été le théâtre des prouesses du sieur Gérard, qui est capable et coupable de tout. *Le comte de Vallora* est un escroc qui ne vit que du jeu et des catins qu'il dépouille. C'est une grande infamie qu'on laisse ainsi prostituer les titres; et le gouvernement cache bien mal la très-grande envie qu'il a d'avilir la noblesse au point de l'anéantir, ce qui est à peu près fait. Boniface, à ce que j'apprends par des informations ultérieures, est un gredin, quoique homme de qualité, qui n'a de crédit et de considération que chez les catins, qui sont sa plus belle commanderie. Il est lié avec une aventurière, amie d'une certaine Rosten, fille d'un

acteur de la comédie italienne, et l'une des créatures de Paris les plus connues par ses intrigues et sa beauté. Or cette Rosten, qui vit avec le public, héberge assez souvent le Louvois; et de là sans doute la connaissance de la Diot et de Boniface; mais tout cela n'est et ne peut être que train et tripot. Tu vois, ma tendre enfant, avec quelle circonspection une jeune femme honnête et sensible, et qui, comme toi, n'ayant point d'idée de la corruption de nos mœurs, s'est trouvée par des malheurs bien imprévus, jetée dans une sentine infecte, doit se méfier de toutes les connaissances qu'elle y a contractées. Tu es excusable sans doute de l'être méprise, et ces sortes d'erreurs ne sont celles que des bons cœurs. Mais c'est à moi de te montrer le piège, et je savais bien, ô mon ange, toi dont le cœur est si pur et l'âme si noble, que tu n'avais besoin que d'être avertie. Romps lentement et sans éclat; mais donne-toi de garde que cette créature puisse te citer ou me citer.

Comment ne connais-tu pas la Tagnerette, qui a été souvent à Dijon; et sa mère, ma-

dame Dubut, qui y va souvent? Cette mère est une étrange femme, et de plus une dévote. Je ne serais point étonné qu'elle fût intime amie de ta mère; elle l'est d'Hocquart, beau-père de son frère. Le jeune homme qui, par des circonstances particulières, a été dans une haute faveur sous Louis XV, est plein d'esprit, et m'a paru avoir de l'âme et de l'honneur. Il a des talents, et, de mon temps, toute la légèreté de son âge qui était excessive, n'empêchait pas de voir qu'il pourrait devenir un homme de mérite. Il était singulièrement esclave chez ses parents. Quand j'allais le chercher pour aller à l'Opéra : *Oui*, me disait-il, *mais réponds-tu que madame ma douce ma chère mère ne me battra pas?*

Je crois, mon amie, que l'on pourrait engager les Vald... à accepter et faire accepter à leur père un arbitrage, auquel tu trouverais de grands avantages, parce que des arbitres jugent les procédés, au lieu que les juges ne jugent que les faits et en vertu de la loi. J'ai un projet sur cela que je veux laisser mûrir, et discuter avec le bon ange avant que de te

le proposer, mais qui pourrait changer la face de tes affaires, peut-être même celle des miennes. Il ôterait un état à ta fille, mais un état odieux; car dans la justice il ne lui appartient pas, et nous n'y tenons que pour t'assurer une ressource; mais il assurerait irrévocablement ta tranquillité et ton indépendance. Je te parlerai de cela avec détails la prochaine fois.

Tu as tort de croire que l'on te refuse le conseil de Chabans; cela n'est ni naturel, ni juste, et il est bien plus simple de penser que ce retard vient de lui et de ses affaires; au reste, je ne le crois pas un excellent conseil, et il me paraît plus procureur qu'autre chose. Ce que je voudrais, ma chère enfant, c'est que le tuteur de ta fille tirât seulement en longueur. Peut-être le temps nous amènera-t-il des ressources. Toujours est-il que je veux changer ton plan de guerre.

Je ne sais pas si je ne serai point accusé de luxe, mais je sais que je me coûte 137 livres 10 sous, et que je ne me le pardonne pas. Cependant que fallait-il faire? J'étais tout nu, et j'ai très-exactement porté tout l'hiver, comme

le bon ange l'a vu de ses propres yeux, des culottes de basin déchirées. Au reste, il va nous venir peut-être quelques ressources pécuniaires. Le bon ange a, à peu près, vendu mes *contes*, et si bien que j'ai rabattu de son prix. Les *Baisers de Jean Second* vont s'imprimer aussi. Mon bon et actif ami me procure à faire une traduction de Boccace, qui me vaudra passablement d'argent; et comme je fais quelque cas de mon Tibulle, je le vendrai assez cher. A propos de ceci, je t'envoie, ma tendre enfant, les sujets d'estampes que je compose pour mettre à la tête de chaque livre de cet ouvrage. J'espère que tu en seras contente. Je t'envoie aussi les trois premières élégies, telles que je les ai corrigées; et je te les enverrai successivement ainsi toutes. Le papier de ton manuscrit est assez fort pour supporter le grattoir; et la sandaraque, en l'en frottant, y donnera assez de consistance pour permettre les corrections; au reste, si tu aimais mieux me renvoyer ton livre, je le ferais corriger par mon copiste, et alors je tâcherais d'y faire insérer

aussi les additions et corrections des notes : décide.

Ce que je ne t'envoie pas, c'est un roman tout-à-fait fou que je fais, et intitulé *ma Conversion*. Le premier alinéa te donnera une idée du sujet, et t'apprendra en même temps quelle fidélité je te prépare. « Jusqu'ici, mon ami, « j'ai été un vaurien; j'ai couru les beautés; « j'ai fait le difficile: à présent, la vertu rentre « dans mon cœur; je ne veux plus..... que « pour de l'argent; je vais m'afficher étalon « juré des femmes sur le retour, et je leur « apprendrai à jouer du... à tant par mois. » Tu ne saurais croire combien ce cadre, qui ne semble rien, amène de portraits et de contrastes plaisants; toutes les sortes de femmes, tous les états y passent tour à tour; l'idée en est folle, mais les détails en sont charmants, et je te le lirai quelque jour, au risque de me faire arracher les yeux. J'ai déjà passé en revue la financière, la prude, la dévote, la présidente, la négociante, les femmes de cour, la vieillesse. J'en suis aux filles; c'est une bonne charge, et un vrai livre DE MORALE.

Tu as très-bien fait de me débarrasser du Boniface; il ne convient pas plus à mes principes qu'à mes intérêts d'attaquer personne par des voies souterraines. Les Caraman ne m'ont fait aucun mal; si j'ai jamais quelque chose à démêler avec eux, ce sera par des voies légales; et si une créature telle que la Diot pouvait en obtenir quelque chose, elle débiterait par le paiement de ses dettes.

Mon tendre et cher amour! soigne ta santé.... Ah! je t'en conjure, qu'elle ne nous manque pas au retour du bonheur! Je puis te voir morte, parce que c'est le plus court des malheurs pour un homme qui aime comme ton Gabriel: mais te voir souffrante serait pour moi le plus cruel, le plus intolérable des supplices. Ne fais pas un usage excessif des gouttes d'Hoffmann, ô mon tout! parce qu'elles pourraient agacer la poitrine; n'en prends que dans les agitations trop considérables; mais use habituellement et fréquemment d'eau de fleur d'orange. Pour moi, je me porte fort bien; je ne dors guère, mais tu sais qu'il me faut pour dormir, la jouissance, le bonheur; et j'en suis

si loin! Le cheval a fort changé la qualité de mes urines; elles sont cependant encore assez troubles, et mes yeux assez souffrants pour que mon oncle ne dût pas être *si peu persuadé de mes maux*. Pour toi, mon ange, rassure-toi, je t'en conjure, et crois que le coffre est encore excellent.

O mon amie! c'est toi que la petite Sophie sert bien, puisqu'elle m'inspire des vers qui m'attirent de si grandes caresses de toi! Oui, mon épouse! oui, bonheur de Gabriel! tu seras toujours ma Sophie.... C'est bien dire *mon tout*; et les deux parties de ce tout se réuniront enfin.

GABRIEL.

Tu auras incessamment copie du discours préliminaire, vraiment travaillé, que je mets à la tête de Tibulle.

Mon maudit copiste n'a pas relevé les élégies; que le diable l'emporte! A la prochaine fois!

---

## LETTRE VI.

5 mars 1780.

MAIS, ma Sophie, où diable ton Chabans a-t-il marché? Peut-on être plus bête, plus cheval, plus enragé que d'aller te mettre en cause de la manière la plus plate, la plus indécente, la moins vraisemblable, avant que tu aies une défense prête? et toi, où as-tu la tête d'envoyer ce mémoire sans me l'avoir communiqué, contre ta parole et mon avis formel, tandis que, sur ton exposé même, je vois qu'il est absurde? Ce plat écrit, qui n'est pas même coloré, te met à couteau tiré avec les Valdh..., ferme la porte à tout accommodement, à tout arbitrage; et est-ce cette sacrée bête qui te gagnera ton procès, dis-moi? Faits, moyens, tout est faux, plat, mal trouvé, mal contourné.

VI.

6



Mon amie, je vais t'en faire un, moi, qui ne suis ni avocat ni procureur; arrête sur-le-champ cette monstreuse platitude, et écoute ce que je vois au premier coup d'œil, d'après ton exposé, qui me donne très-bien à deviner cela même que tu ne dis pas.

D'abord la déclaration de guerre à M. et madame de Valdhaon est de toute bêtise, de toute platitude. Il ne faut point rendre ces gens-là irrécconciliables; aux yeux de la loi, ils ne sont point les adversaires, et ils auraient raison de l'être. Mais au nom de qui sont les procédures? — De M. de M...? — Eh bien, les adversaires ne sont point incertains, et M. de Vald... n'y est pour rien, et toute figure de rhétorique qui tendra à le mettre là dans un mémoire légal, est aussi plate que celle de ton âne Chabans.

Parlons d'eux; l'animal va, je le vois d'ici, rappeler l'ancien procès. Eh! mordieu, ne voilà-t-il pas un fait qui va bien à la cause? Mais enfin ce n'est que *plat*; c'est toujours quelque chose.

Il ne manquera pas de joindre là, puisque

tu prétends qu'il s'est si bien souvenu de ce que tu lui as dit, tes bons procédés pour les enfants des Vald... Autre platitude; ce qui est bon pour le public ne l'est pas pour les juges. D'ailleurs, qu'en conclura-t-il? Est-ce là la cause de tes divisions avec M. de Mon...? Voilà ce qui nous importe. Et fera-t-on jaillir de là la jalousie de M. de M...? Et cette jalousie justifierait-elle aux yeux des lois ta fuite? et n'est-ce pas à ta fuite que tient la naissance de ta fille?... Mais vois donc comme cela est bête; comme cela sera turlupiné d'importance; comme, au lieu de jeter de l'odieux sur M. de Mon... et te laver, il y a un volume de plaisanteries à faire.

Mais ce n'est là que peloter, en attendant partie; voici le beau. C'est l'histoire de ta fuite. — *Madame de Mon... sort seule, elle passe en Suisse. — Elle y trouve M. de Mir... que d'autres raisons y avaient benoîtement conduit. — Ah! pardieu, j'en suis bien aise. D'autres raisons! eh quelles sont-elles, chien maudit? — Ce n'est pas mon affaire. — Eh! de par tous*

6.

les cinq cent mille diables, pourquoi les allègues-tu?... Mais suivons.

Un cœur qui désavoue ce que la main signe... c'est ma foi tout aussi touchant que vrai.... Quoi! ton mari est venu à Amst...? Quoi! tu es venue en Suisse tout exprès pour coucher avec lui?... Oh! ma foi, jusqu'ici on m'avait trouvé une imagination fertile; mais pardieu, mons Chabans me rendrait quinze et bisqué. Voilà qui est rude... Mais, mon amie, songe donc que j'ai couché avec quelques centaines de femmes, et que l'on ne persuadera pas à une seule, que l'on quitte mon lit, et que l'on fasse deux ou trois cents lieues, tout exprès pour aller coucher avec un vieillard. — Mais on a vu des gens à sa livrée. — Bien trouvé, ma foi; comme si tu n'aurais pas pu faire porter la livrée de ton mari au premier venu. — Mais la lettre. — Eh! fait-on un enfant avec une lettre?

Ta grossesse vient là à merveille, si cela se peut; mais les avides co-héritiers n'y viendront jamais bien, car ils n'y ont que faire.

Mais quel tissu d'absurdités que tous ces calculs! J'en frémis. Quoi! des chagrins qui retardent un accouchement? Ce monsieur est physicien assurément. Ordinairement ils les avancent, mais cela était nécessaire à son sujet. Mais enfin, je veux tout ce qu'il veut; regarde donc s'il ne faudrait pas encore garnir son râtelier de chardons. Quoi! madame de Mon... qui vient de donner à son mari la preuve la plus forte de réconciliation, et de faire un enfant avec lui, restera à Amst... avec moi, couchera avec moi - même, pour, apparemment, que je la défende des revenants;... quelle impudence! quelle bêtise! quel torrent d'invectives cet infame mémoire n'attirerait-il pas dans une réfutation?... Et c'est toi qui soutiendrais de pareils moyens... fi! c'est une horreur.

Tu appelles *principe* l'acte du baptême, etc. Est-ce un principe ou un moyen? — Oui, oui, c'est un principe; car on ne fait jamais faire un extrait de baptême à sa guise, et ce serait une chose inouïe qu'une femme donnât à son mari par cet acte un enfant qui ne serait pas

de lui. Et pourquoi ces précautions qu'il se vante d'avoir prises, la sacrée bête qu'il est, si l'enfant est de ton mari? Certainement si nous voulions soutenir éternellement la légitimité de ta fille, les actes du baptême nous donneraient des moyens; mais je ne veux pas élever une barrière éternelle à tout accommodement, et, sans nuire à ma fille, je me garderai bien de te sacrifier à la défense de M. le tuteur. On croira toujours que ses moyens sont fournis par toi, ou au moins d'accord avec toi. Que faire donc? Ce que je tâcherai de faire; mais non pas assurément ce qu'a fait Chab..., dont le raisonnement veut dire en bon français, *que son père est son père*; et ce père, je veux que le diable m'emporte tout-à-l'heure, si, d'après son mémoire, on doutera que ce soit moi. Je ne doute pas que l'inférieur âne n'ait ici remonté jusqu'au déluge, pour s'appuyer de citations et de textes. Je ne perdrai pas mon temps à l'y noyer. J'aime fort qu'il vienne défier M. de M... d'alléguer le motif d'impuissance. Effectivement M. de Mon... qui b... il y a quarante ans, doit b... tout de

même aujourd'hui, et faire en 77 un enfant, parce que, 37 ou 38 ans auparavant, il a eu une fille de sa première femme. Si j'étais l'avocat de M. de Mon..., et que je voulusse me moquer de Chab..., comme assurément je le voudrais, je me servirais de sa dissertation, et lui demanderais froidement qui lui a assuré que la première fille était de M. de Monnier, puisqu'il est impossible de donner des preuves de la conception. Il serait assez bête pour me répondre, *pater est*, etc., comme si cela rendait un homme puissant, quand il ne l'est pas.

Sais-tu que *l'acceptation d'accompagnement* est encore d'une force!... *Rare et sublime effort d'une imaginative à nulle autre pareille....* Une femme fuit de la maison de son mari. Où fuit-elle? Dans un couvent, en lui intentant un procès. Mais une femme trouve un homme par hasard (et dans les termes où nous en étions, et après ce qui s'était passé à Pont... et à Dij..., qui grâces aux parents respectifs et au mari, n'était pas un secret), ce hasard, dis-je, l'a fait s'accoster d'un homme de qualité, fuir avec lui, changer de nom, le suivre à

Amst..., y vivre comme mari et femme (tu sens bien que cela se prouvera au procès); et M. de Monn... suppose gratuitement... Eh non! c'est une simple promenade.... Diable! ce mari-là n'aime pas les voyages.

Quel diable d'arrêt le sot vient-il me citer? Quoi! quelle espèce! Où trouve-t-il des rapports? Le mari alléguait des moyens d'absence, son service chez madame la duchesse d'Orléans. Ce service était à Versailles ou à Saint-Cloud. Quoi! un mari ne peut venir coucher à Paris avec sa femme, après avoir fait son service! il ne peut aller la voir! Y avait-il une impossibilité à ce que la femme vint le trouver? S'était-elle enfuie? étaient-ils brouillés, lors de la conception? y avait-il un procès d'intenté, etc. etc.?... Maladroit mortel! soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Je crois, mon amie, que tu augures par les reproches que je fournis à l'instant et au simple aperçu, ce que j'en trouverais si je lisais tout le mémoire, et que je travaillasse l'affaire. En voilà trop long sur ce sujet. Je prie le bon ange de te faire passer à l'instant ma lettre.

Donne contre-ordre à Pontarlier. Attends mon mémoire, et ne livre pas un mot de ces malheureux écrivailleurs, que je ne l'aie vu.

Je trouve assez simple que tu aies été impatientée de la marche de Dupont; et moi aussi, je l'avais été, et le suis; mais je dissimule. Il m'a fait l'honneur de me donner un nouveau projet pour me faire passer à la marine. Que le bon Dieu le bénisse! Il me cite l'exemple de Bougainville. Mais Bougainville ne s'y est soutenu qu'à force de recevoir et donner des coups d'épée; et moi, outre l'agrément, on dirait que je ne puis vivre nulle part. Il me parle aussi toujours de louvoyer, de rester en panne, etc. etc. enfin ces belles métaphores accoutumées. J'ai reçu aussi une lettre polie, mais très-froide, de M. de Nivernois, que je ne t'envoie pas, parce qu'il n'a pas encore plu à mons Dupont de me la renvoyer. Je me flatte que tu as reçu la sienne apostillée de moi, et que tu lui as récrit en conséquence.

Le bon ange ne m'a pas écrit un seul mot en m'envoyant ta lettre (et je vais l'en gronder de bonne encre); ainsi je ne puis t'en

rien dire. Je sais seulement que tu ne dois pas céder à ta mère sur le compte de ta fille; cela est trop sérieux et trop important. Ne néglige point cela. Avec la persévérance, on vient à bout des caprices.

J'ai récrit à mon oncle une vraie capucinate, dictée, ou à peu près, par Dupont. Je ne sais ce que cela produira; ce que je sais, c'est que je souffre et m'ennuie, et que l'on me forcera à faire quelque coup de tête. Certainement je ne tenterai jamais une évasion, parce que ce serait témoigner une basse ingratitude à M. Lenoir, à mon ami M. Boucher, et compromettre celui-ci; que d'ailleurs cela ne mènerait à rien; et qu'en ceci l'utile est inséparable de l'honnête; mais je ne promets point de ne pas tenter de mettre mon père et moi en justice, et j'y réussirai peut-être. Je ne veux point périr ici comme un forcené.

Je ne veux pas t'expliquer encore mon projet d'arbitrage, parce que je ne me suis pas concerté avec les parties dont le concours est nécessaire. C'est par un ami et parent commun que j'ai en vue, qu'il serait proposé, et il

réussirait. M. Boucher y a objecté que l'on ne se contenterait pas d'un jugement d'arbitres, parce qu'il n'empêcherait pas les descendants de revenir contre; mais il n'a pas réfléchi que rien n'était plus aisé que de donner une sanction légale à un arbitrage; qu'alors il devenait obligatoire; et que les déclarations que tu donnerais, et qui fonderaient le jugement, seraient un lien indissoluble pour ta fille. Je tiens donc très-fort à ce projet que j'ai plus d'un moyen de faire réussir. Mais que t'importent des détails prématurés? quand je te communiquerai ce plan, je t'en indiquerai tout à la fois les moyens avec les mesures à prendre, et, si nous en venons là, je te ferai donner ta procuration à quelqu'un qui ne sera pas aussi bête que Chabans, et qui sera assez ferme pour en imposer aux Valdb..., aux Ruff..., et peut-être à plus hauts qu'eux. Mon amie, tu devrais savoir que ce n'est jamais d'échauffement que ma poitrine me cherche querelle, et que de ma vie je n'eus un rhume. J'ai pris pendant les plus terribles froids de cet hiver, et je prends encore des bains; ce n'est pas, quoi qu'en dise mon père,

un doux plaisir dans cette saison : eh bien ! je n'ai jamais eu pas même un enrouement, à moins que je ne souffrisse d'ailleurs.

Tu es une sottise de ne point m'envoyer ton Tibulle que j'aurais fait très-bien recommander. J'ai infiniment retouché aux notes, et cet ouvrage est absolument neuf. Je n'ai pas le temps de te le faire recopier ; mais voici un relevé des élégies de mon premier livre, avec les changements que j'ai faits. Ils étaient et sont absolument nécessaires pour le public. La première fois que je t'écrirai, je t'envverrai mon discours préliminaire, qui m'a coûté beaucoup de peines et de temps. Voici le célèbre passage, *Pour moi, que je te regarde, ô ma Délie*, etc., traduit en vers, pour mettre au bas de ton portrait.

Puissé-je, ma Sophie, à mon heure dernière,  
 En te voyant, rouvrir ma mourante paupière !  
 De mes jours presque éteints rallume le flambeau.  
 Heureux, quand je descends dans la nuit du tombeau,  
 Heureux d'entendre encor la voix de mon amante,  
 De retrouver sa main dans ma main défaillante !

Mon amie si bonne, nous sommes fort arriérés ; mais je travaille tant, que, j'espère, nous aurons bientôt de l'argent. Tibulle va être livré, les Contes et les Baisers le sont ; Bocace est entre mes mains ; et *ma Conversion* avance. Je fais pour ce roman, qui est absolument neuf, et qui, si j'étais libraire, ferait ma fortune, des sujets d'estampes qui ne ressembleront à aucunes, et seront, je m'en flatte, très-jolies. Comptez sur mes bontés, madame ; je daignerai vous réserver toujours quelques moments, et si je fais beaucoup pour ma bourse, je ferai aussi *quelque chose* pour mon cœur. Si tu veux passer sur des mots un peu fermes, et sur des peintures très-libres, mais très-vraies de nos mœurs, de notre corruption, de notre libertinage, je t'envverrai ce roman, qui est moins frivole que l'on ne croirait au premier coup-d'œil. Depuis les femmes de cour, qui y sont cavées à fond, j'ai fini les religieuses et les filles d'opéra ; j'en suis par occasion aux moines ; de là je me marierai, puis je ferai peut-être un petit tour aux enfers (où je coucherai avec Proserpine), pour y

entendre de drôles de confessions... Tout ce que je puis te dire, c'est que c'est une folie singulièrement neuve, et que je ne puis pas relire sans rire.

Adieu, ma tendre bonne. Hélas! si ton amour ne soutenait pas mon courage, il me serait bien impossible de retrouver dans ces voûtes sombres quelque esprit et quelque talent. Ainsi mon destin est de toujours tout te devoir. Adieu, ma bien-aimée; adieu, charme de ma vie; aime celui qui ne vit que pour toi.

GABRIEL.

---

## LETTRE VII.

27 mars 1780.

Je fais très-agréablement mes pâques, ma belle et tendre Sophie; car le bon ange m'envoie ta lettre pour pénitence de tous mes péchés. A ce compte je pourrai pécher beaucoup encore; car cette pénitence me convient infiniment. Tu es une bête de protéger le mémoire de Chabans; tu es une bête, de le défendre: ainsi, te voilà deux fois bête, et ce n'est pas trop mal pour une fois. M. Boucher a paru un peu ébouriffé du mien, qu'il t'envoie cependant. Certes, s'il avait vu l'autre, l'autre fait par le conseil qui t'a été donné par l'autorité, il trouverait le mien infiniment sage et modéré. Il pense que c'est une chose offensante pour bien des gens, que de chercher à intro-

duire une bâtarde dans une famille; et je le pense comme lui: aussi n'est-ce point du tout mon intention. Mais je ne le trouve pas d'accord avec lui-même (et je le lui dis), quand il craint qu'un tel mémoire intercepté ne déplût. 1<sup>o</sup> Cette interception est une chose très-improbable, pour ne pas dire impossible. Ce n'est pas aujourd'hui que l'on intercepterait notre correspondance: si on avait eu à le faire, cela serait fait depuis long-temps. 2<sup>o</sup> La moindre phrase d'amour blesserait infiniment plus les R... que tous les conseils processifs du monde. 3<sup>o</sup> N'est-ce pas l'autorité qui a fait dresser tous les actes tendant à établir ta fille mademoiselle de Mon... (actes, pour le dire en passant, mal trouvés, mal faits, peu décents et très-déplacés)? Mais, si l'autorité a jugé à propos de donner cet état à ta fille, ou de s'efforcer de le lui donner, comment pourrait-elle trouver mauvais que l'on travaillât ensuite de ses données? Cela ne peut pas s'expliquer bien clairement, ce me semble. Quoi qu'il en soit, M. B.... trouve que tu aurais pu et dû *demande* un conseil, et moi, je

trouve que tu aurais dû *en prendre* un; car, pour en demander, comme on ne t'en donnera que de l'aveu des R..., qui dicteront ce qu'ils voudront, ce qui ne peut te convenir avec la disposition continuelle où ils sont de te tromper, et les arrière-vues et motifs au moins très-suspects que nous leur connaissons, ce n'est point du tout *leur conseil* que tu dois prendre. Toujours est-il que le mien ne sera jamais de faire Gabriel-Sophie mademoiselle de Mon... Ma délicatesse, ma raison, ma conscience et mon amour y répugnent. Je pense au contraire (et je l'ai dit assez formellement pour que M. B... puisse s'en souvenir), que tu dois, pour faire un bon accommodement, prendre tous les moyens possibles de rassurer les Valdh... sur l'avenir de cet enfant; mais jusque-là, elle doit leur servir d'épouvantail; il faut, sans trop les effrayer, les tenir en respect, les rendre circonspects; et c'est, n'en déplaise à M. Boucher, ce que je crois avoir préparé par mon mémoire, qui n'attaque point les Valdh..., ni M. de Mon...,



et qui ne te met point en avant, comme cet âne bête de Chab... (donné cependant pour conseil par la police) avait fait au point le plus indécent et le plus hostile. Au reste, il faut bien, malgré que l'on en ait, se reposer sur notre probité et nos intentions; car je soutiens et maintiens que Gabriel-Sophie sera mademoiselle de Mon..., si nous le voulons; je crois donc mériter quelque créance, quand je dis : *Je ne le veux pas*. Mais si le tuteur ne fournissait aucune défense; si on laissait les Valdh... envahir tout par leurs procédures, comme on l'a trop fait, il arriverait, 1° que leur confiance en doublerait, et leur audace aussi; 2° que tu en serais beaucoup plus âprement persécutée par les R...; et 3° que, comme ils haïssent ta fille, qui est la mienne, ils la feraient mourir de faim, ou l'élèveraient en servante, le jour où ils ne lui croiraient plus de ressources; et c'est ce que tu ne veux, ni ne dois vouloir; c'est même ce qui, tôt ou tard, à moins que je ne périsse ici, entraînerait de grands inconvénients: car il n'est pas

d'être moins vindicatif que moi; mais je me craindrais moi-même dans des intérêts si chers à mon cœur.

Quant à ce que tu dis, qu'il faudrait les effrayer avant que de tenter l'arbitrage, je suis de cet avis aussi, mais non pas par un mémoire public, mais par un mémoire manuscrit, que le négociateur leur montrera comme prêt à publier, et qui sera fait avec tout l'art possible. Alors, en le commentant, en leur faisant voir les enfers ouverts, on leur fera désirer de ne pas courir les risques d'un procès qui, fût-il mauvais, ce que je ne crois pas, judiciairement parlant, ne serait pas le premier mauvais qu'on aurait gagné. Au reste, il n'est pas mal à propos que tu fasses sentir à ta mère avec modération et décence, mais formellement, que tu craindrais beaucoup moins de voir ta fille dans les mains du tuteur que dans certaines autres. Il faut certainement qu'elle nous ait suscité des ambages; car M. B. ne demanderait pas mieux que de nous servir à notre gré dans une chose aussi simple que le couvent où doit être élevée ma fille, s'il ne se voyait pas con-

trarié : or il me semble que la décision est bien longue à donner, et que l'on cherche à gagner le temps où ta mère a dit que l'on pourrait la mettre dans le sien. Au reste c'est ton affaire, et tu as pris la bonne marche; mais persévère.

J'ai vu D. P., et il m'a dit tout plein de choses, dont quelques-unes difficiles à écrire, et d'autres tout-à-fait impossibles. En général il est tâtonneur. Il me l'a paru moins cette fois; mais c'est qu'il commence à voir que cela m'ennuie tout de bon. Quant à mon père, je sais de lui une conversation qui prouve qu'il fléchit, ou qu'il veut le faire croire, pour gagner du temps. Il lui est venu de plus l'idée bizarre, et, je crois, tout-à-fait neuve, d'obtenir que je fusse quelque part à Paris en chartre privée, pour s'assurer de ma santé, et y remédier. La commission qu'il sollicitait au conseil pour le paiement de mes dettes, lui a été absolument refusée. Il a fait casser par un arrêt du parlement de Paris, celui que le parlement de Provence a rendu en faveur de mes créanciers. Le parlement de Provence à son

tour a cassé celui du parlement de Paris, et réciproquement; de sorte que voilà trois arrêts rendus de part et d'autre : la suite, je l'ignore. D. P., qui est parti pour le Bois-des-Fossés et le compte voyager dans le mois de mai sur la frontière d'Espagne, m'assure benignement qu'il n'y a que lui qui puisse réussir à me tirer d'ici. Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'il ne se hâte pas. Sur quelques propos de mon père, je me suis décidé à récrire encore une fois à M. de Mari... en prenant pour texte ma santé, et la déclaration de mon père que lui seul (M. de Mar...) peut m'obtenir quelque chose, ce que mon père lui verrait volontiers solliciter. Il faut épuiser toutes les voies de modération, de conciliation et de patience, et ne pouvoir pas être accusé de précipitation, quand le parti qui suit est extrême et triste.

Je n'ai point de rhume en effet; mais, pas plus tard que ce matin, j'ai craché du sang assez abondamment. J'en ai rendu aussi dans les selles, et j'y prendrai garde. Quant à mes urines, sans être bonnes, elles sont moins mauvaises, et à mesure que le temps s'est re-

lâché, à mesure qu'il m'est possible de suer, je suis mieux. Pour toi, faufan, persévère dans tes remèdes, je t'en conjure, et, quand ils te répugnent, dis-toi : C'est pour tranquilliser mon Gabriel, c'est pour lui conserver son amante, et lui préparer un bonheur pur. Hélas ! mon enfant, la santé est un trésor que nous portons dans un vase d'argile. Nous ne saurions trop le soigner, ce vase si fragile, qui influe tant sur l'ame et sur le bien-être.

Je t'envoie le relevé de quatre ou cinq élégies recorrigées. Tout mon Tibulle est fini. Assurément je ne t'enverrai pas les notes qui sont fort augmentées, et presque refaites à neuf; mais je joindrai aux élégies celle d'Ovide sur la mort de son ami : c'est la plus touchante qu'il ait faite. Quant au manuscrit que tu demandes, je l'envoie au bon ange, avec prière de te le faire passer. Garde-le le moins que tu pourras. Je ne puis y joindre ni la seconde partie, ni la feuille que j'ai retirée du corps de l'ouvrage. Ce sont des choses de nature à ce que M. B... ne puisse les passer.

Hélas ! mon amie, c'est en prison qu'on a

besoin de se battre les flancs pour être gai, et de se forcer à l'être. Sans cela on serait bientôt découragé, et mort ou fou. Au reste, ma *Conversion* est beaucoup plus plaisante que *Parapilla*. C'est, sous une écorce très-polissonne, une peinture vivante, et même assez morale de nos mœurs, et de celles de tous les états. Les femmes de cour, les religieuses et les moines y sont surtout traités à souhait.

Assurément tu es une maligne créature, avec ton idée de faire faire des vers à une nonne; et la satisfaction, l'étonnement qu'elle a de son talent, est tout-à-fait drôle. On ne dira pas de celle-là ce que madame de Lassey disait de l'abbé Terrasson : *Il n'y a qu'un homme de beaucoup d'esprit qui puisse être d'une pareille imbécillité.*

Ce que tu me dis du mariage de la veuve de Rousseau m'indigne tout comme toi, et je ne puis pas concevoir qu'une créature si vile ait inspiré à ce grand homme l'envie de l'associer à son sort. Hélas ! ton compatriote Crébillon n'avait pas tort de répondre à ceux qui lui demandaient pourquoi il était toujours entouré

de chiens : *c'est depuis que je connais les hommes*. Je t'assure ; mon amie, qu'on aurait tort d'avoir plus mauvaise opinion de ton sexe que du nôtre. C'est une manie de tous les temps que je n'ai jamais approuvée. Poètes, orateurs, historiens anciens ou modernes, tous semblent conspirer à en faire la satire. Homère fait dire à Agamemnon que rien n'est plus méchant ni plus impudent qu'une femme. Il est vrai qu'Agamemnon avait de justes raisons de se plaindre de la sienne. Non-seulement elle lui avait été infidèle, tandis qu'il faisait la guerre aux Troyens ; elle l'avait encore fait assassiner à son retour, et ceci est trop fort. Mais ce n'est pas Homère tout seul qui se répand en invectives amères contre les femmes ; on les a traitées avec une impolitesse vraiment cynique. Un fondateur de secte, nommé *Sévère*, a poussé l'absurdité et la grossièreté jusqu'à dire que la femme était l'ouvrage d'un mauvais génie. Eh ! mon amie, c'est nous qui faisons les femmes ce qu'elles sont ; et voilà pourquoi elles ne valent rien. Ce sexe aimable est d'ailleurs encore notre bienfaiteur, en adoucissant

et pénétrant un peu nos cœurs arides. Il est certain que, toutes légères qu'elles sont, elles ont plus de sensibilité que nous ; et, sans sortir de l'exemple scandaleux que tu me cites, si les concitoyens de Rousseau n'avaient pas été assez durs pour le laisser mourir de faim, sa veuve aurait-elle commis une telle bassesse ? J'ai appris deux anecdotes de Rousseau, qui augmentent mon respect pour lui. Il conservait soigneusement ce que lui rapportaient ses copies de musique, et s'en servait pour soulager d'honnêtes gens dont il connaissait les besoins. C'est un secret qui n'a transpiré que depuis sa mort. Dans sa dernière retraite, il prenait soin d'une bonne femme de village, et l'on a trouvé cette pauvre paysanne, accablée de la mort de J. J. Rousseau, à gémir devant le tombeau de son bienfaiteur. On lui a demandé ce qu'elle faisait là. « Hélas ! a-t-elle dit, je pleure et je prie. — Mais M. Rousseau n'était point catholique. — Il m'a fait du bien : je pleure et je prie. » On a eu beaucoup de peine à retirer cette bonne femme de son occupation. Ah ! cette ame simple et sensible

connait la vraie religion. Mais le voilà donc ce prétendu égoïste, cet homme dur, cet impitoyable misanthrope, que ses lâches ennemis déchirent plus que jamais après sa mort! Trop bornés, trop faibles, ou trop corrompus pour s'élever par la pratique, par la spéculation même à la hauteur de sa vertu, ils tâchent de la flétrir de leurs mains impures!

Non, ma belle dame, non, je ne monte point à cheval par ce beau temps, parce que *ma cheval*, qui est *un jument*, est toute prête d'accoucher, et j'ai trop de respect pour son état et son innocent poulain, pour les tourmenter.

Mais, oui, je crois assez qu'il me serait très-possible de te rendre dévote, et que tu embrasserais sans répugnance mon ordre, qui au reste serait très-mitigé.... O mon amie! il y a long-temps que tu as prononcé tes vœux sur mon cœur: il les a payés de tous les siens. Nous sommes l'un à l'autre, à tous les titres, unis par tous les nœuds; et ceux de la religion ne servent ordinairement qu'à relâcher les autres. Ne soyons donc pas saints, mais soyons

toujours amoureux. Ah! c'est de grand cœur que je renouvelle chaque jour le serment de l'être toujours de toi.

GABRIEL.

J'ai prié le bon ange, s'il avait touché quelque argent, de t'envoyer trois louis.

Mande-moi si tu as les deux premières élégies du second livre.

---

## LETTRE VIII.

8 mai 1780.

JE reçois, ma tendre amie, une lettre de toi dont on a effacé la date, et qui, à plus d'un titre, m'a donné de vives inquiétudes. Je l'attendais depuis long-temps, car le bon ange nous a accoutumés à plus de bontés; mais nous devons croire que ce sont les circonstances qui le gênent, quand il diminue les marques de sa bienveillance; et en effet son silence même a